

UN RENARD SEUL CONTRE LES LOUPS

Paulo Faria

Traduction de Ange-Marie Firminhac-Dupouy et Yvon Dupouy

Dans le film *Le Pianiste*, de Roman Polanski, basé sur la vie de Wladyslaw Szpilman, il y a une scène très brève, mais absolument poignante. Le pianiste, juif, harcelé par les nazis à Varsovie, est accueilli pour une nuit chez une amie non-juive, une violoncelliste qu'il avait connue avant la guerre. Il y avait eu une attraction entre eux, un soutien mutuel immédiat, mais les Allemands ont tué la romance avant même de la laisser prendre forme. Le matin, Szpilman se réveille avec la musique. Il se lève du canapé, entrouvre la porte de la chambre et, pendant un instant, contemple la femme qui, dans la pièce attenante, joue une suite de Bach pour violoncelle. Elle est enceinte de l'homme qu'elle a épousé depuis leur éphémère rencontre. Szpilman entrevoit là-bas, à travers l'interstice, la vie qui aurait pu être la sienne, si les nazis n'avaient pas envahi la Pologne.

Cet épisode est, probablement, du domaine de la fiction, mais peu importe. Le XXe siècle est plein d'histoires comme celle-ci : des hommes et des femmes quelconques, sans affiliation à un parti politique ou grandes convictions idéologiques, souhaitant seulement mener des vies ordinaires et être heureux, qui ont été coincés par le bellicisme, les décisions arbitraires de l'appareil d'État et, plus tard, par le totalitarisme. On leur a coupés les chemins du possible, on les a forcés à se battre bec et ongles pour survivre. Vincent Moulia était un de ces hommes.

Quelqu'un m'a dit qu'il était un renard, un rusé. J'ai répondu que, quand on est cerné par les loups, il faut être un renard. Le XXe siècle fut le siècle des loups. Les déshérités, les persécutés, n'ont pu être que des renards. C'était cela où revêtir des peaux de mouton et se laisser conduire à l'abattoir. Comme Wladislaw Szpilman, deux décennies plus tard, à l'autre bout de l'Europe, Vincent Moulia a relevé sa tête et a dit non. Plutôt renard que mouton.

Vincent Moulia est né en 1888, à Nassiet, un village des Landes, vaste plaine au pied des Pyrénées Atlantiques. Il a grandi avec le malheur d'être marqué de père inconnu, bien que tous dans le village savaient qui était le père, un humble journalier qui a ensuite déménagé dans une autre commune. Il est fort possible que Vincent ne soit jamais allé à l'école. Sa mère était très pauvre. Elle travaillait à la journée dans les champs de riches propriétaires, et emportait avec elle le garçon. Avec une ficelle, elle attachait la cheville de l'enfant à un vignoble, pour qu'il ne s'enfuit pas, qu'il ne fasse pas de bêtises. On m'a raconté dans le village, que Vincent était déjà un petit garçon "très agité". Et, dès son plus jeune âge, il a appris à se débrouiller.

Ange-Marie et Yvon Dupouy, un couple d'instituteurs retraités, mes hôtes à Nassiet, m'ont dit qu'entre 1912 et 1914, Vincent Moulia travaillait dans un hôtel à Dax, une ville thermale à proximité, à laver la vaisselle dans les cuisines. Quand il partit à la guerre en 1914, il avait 26 ans et a été intégré dans le 18^e Régiment d'infanterie. Vincent Moulia était un homme avec un peu plus d'ouverture au monde que tant de paysans qui sont partis au front sans avoir jamais, jusque-là, quitté leur hameau natal.

Il existe un enregistrement sur bande magnétique de plus de quatre heures, daté de 1968. C'est un entretien avec Vincent Moulia dans lequel il passe en revue les aventures de sa vie. Je demande de l'aide à Ange-Marie et Yvon. Ils vont « traduire » ensemble et me transmettre ce que Vincent dit réellement parce que je ne peux comprendre qu'environ 60% de l'enregistrement. Vincent Moulia s'exprime avec un accent très fort, utilise d'innombrables termes et expressions du dialecte gascon, patois des pauvres. Il parle avec une énorme vivacité, utilise des onomatopées pour simuler explosions et coups de feu, imite les voix différentes lors de la narration des dialogues. La description détaillée qu'il fait de son baptême du feu est à ce titre extraordinaire.

Le 18^e RI quitta Pau, traversa la France entière en train, entra en Belgique et finit son avancée dans les faubourgs de Charleroi face aux troupes allemandes. Le 22 août 1914, les soldats français prirent position dans un champ de trèfle. Charrues et tracteurs sont arrivés pour creuser les premières tranchées de guerre, encore improvisées, superficielles. Charrues

et tracteurs pour semer la mort. Les hommes empilèrent le trèfle en paquets sur le parapet. C'étaient des tranchées vertes, la boue viendrait plus tard. Ils dormirent là cette nuit-là. À cinq heures du matin, le 23, les explosions commencèrent. Vincent Moulia raconte : « Nous nous sommes agenouillés côte à côte dans la tranchée, un homme tous les deux mètres, presque épaule contre épaule. Plus la fusée était grosse, plus l'envie était grande pour nous de se blottir les uns contre les autres, hein ? Alors d'accord, on s'y habitue malheureusement. Après on s'en fout. »

En face d'eux, un champ de blé, encore vert. Et les Allemands avaient des uniformes verts, il était difficile de les distinguer au milieu du blé. L'artillerie française balaya la récolte, ouvrit des clairières, massacra les Allemands, qui étaient déjà à 150 mètres. Un gros camion allemand arriva, avec un drapeau de la Croix-Rouge allemande. Ils crièrent qu'ils venaient récupérer les blessés. C'était un piège. Ils installèrent une mitrailleuse à 80 mètres et balayèrent tout, en rafales. Autour de Vincent Moulia, blessés et morts commencèrent à tomber. Les Français répondirent aux tirs avec leurs fusils de combat jusqu'à ce qu'ils soient à court de munitions. À plusieurs reprises, ils envoyèrent des coursiers à l'arrière, à la recherche de cartouches, une vingtaine d'hommes en tout. Personne n'est revenu, tous abattus. Vincent Moulia vida alors les cartouchières des morts pour pouvoir se ravitailler. Les régiments qui devaient couvrir les flancs étaient dissous, les hommes du 18e IR réalisèrent qu'ils étaient pratiquement encerclés. Il fallait « porter baïonnette au canon », à découvert, pour s'en sortir. Un Allemand se lança sur lui en hurlant des mots qu'il ne comprenait pas. Vincent Moulia enfonça la baïonnette dans son estomac. La baïonnette réglementaire allemande était plus courte, l'Allemand réussit seulement à la jeter sur lui et lui déchira le bas du visage, du côté droit.

Vincent Moulia a enlevé son sac à dos, ôta sa cape et fit lui-même le pansement sur sa plaie. Il battit en retraite, en rampant, face au sol. Le fusil resta coincé dans le ventre de l'Allemand, le premier homme qu'il tua. Il y avait des morts, partout. Naviguant à travers le trèfle, Vincent Moulia reconnaissait les cadavres d'hommes de sa compagnie, tous des enfants de sa région ; deux frères d'un village voisin de Nassiet, un négociant en vins de

Pau qui, quelques jours plus tôt, lui avait dit : « Si je meurs, je t'autorise à prendre mon portefeuille et mes papiers. Donne-les à ma famille. » Mais Vincent Moulia n'eut pas le courage de le toucher. La terre était couverte de sang. Il trouva une montre par terre, elle semblait être fabriquée en Allemagne. « Toujours l'instinct d'un souvenir ! », dit-il dans l'enregistrement. Il pensa mettre la montre dans sa poche de son manteau, mais il n'avait plus que la chemise et le pantalon. En attendant, il reprit le fusil de combat de l'un des frères morts, et pensa : « Maintenant, au moins, je peux me défendre. » Il entendait que les Allemands gagnaient du terrain, à gauche et à droite. Il rampa jusqu'à ce que le trèfle cède la place à un champ de betteraves. Les Allemands le virent et lui ont crié de se rendre. Ils tirèrent sur lui. À un mètre de là, Vincent Moulia repéra l'officier allemand qui commandait ses troupes. « Un bel homme, avec une belle moustache. Il agitait son sabre en marchant sur les genoux. » Vincent Moulia pensa : « Perdu pour cent, perdu pour mille. » Et il lui tira deux balles dans le ventre. À bout portant. Il laissa le fusil, et en rampant encore, il trouva un sabre et une baïonnette française. Sabre à une main, baïonnette à l'autre, il courut, se jeta au sol. Il courut à nouveau, encore dix, quinze mètres, il se jeta à nouveau par terre. Les balles sifflaient au-dessus de sa tête. Quand il arriva dans le village où les troupes françaises bousculées s'étaient momentanément retranchées, il était couvert de sang, du sien et de celui des morts, la chemise en lanières, la poitrine à nu. Le prenant pour un ennemi, un soldat français lui tira dessus. Ce ne serait pas dernier à le faire ! Heureusement, cela échoua.

Il y a aussi des images couleur de Vincent Moulia enregistrées par un groupe de jeunes historiens en 1970. Après avoir été longtemps oubliées, ces images ont été retrouvées par Chantal Quaglio et Patrick Colin qui les ont utilisées, en 2014, dans un film documentaire sur Vincent, *Fugitif pour l'exemple*. Vincent apparaît presque toujours à côté de sa femme, Berthe, qui prend plusieurs fois la parole. La cicatrice de la baïonnette de l'Allemand est clairement visible et forme un pli qui sillonne son visage du côté droit.

Il raconte un autre épisode des premiers jours de guerre, toujours en Belgique. Vincent Moulia et ses camarades ont vu s'approcher au loin une

masse de réfugiés, fuyant devant l'avancée des Allemands. C'étaient des civils belges, enfants, femmes, personnes âgées. Le capitaine dit aux soldats : « Sauvez les enfants, mais tirez sur tous ces gens. » Ils avaient réalisé que, parmi les civils, vêtus de vêtements civils, des soldats allemands se cachaient. Les boucliers humains malheureusement célèbres, dont nous entendons tellement parler dans les guerres contre le terrorisme étaient déjà une monnaie courante, ici, au cœur de l'Europe, au temps de nos grands-parents.

En 1916, le régiment de Vincent Moulia est envoyé à Verdun et reçut l'ordre d'attaquer le Fort de Douaumont, aux mains des Allemands. Lui et ses camarades avancèrent dans la nuit. Le sol était jonché de cadavres. Les blessés rampaient pour aller à la rencontre des nouveaux arrivants. Ils touchaient leurs pieds, leurs jambes, ils mendiaient de l'eau, ils criaient : « Nous sommes ici depuis deux jours. Personne ne nous aide. Au secours ! » Certains avaient même bu leur propre urine. Vincent Moulia et les autres s'arrêtèrent un instant et leur donnèrent des gorgées d'eau de leurs gourdes. Les tranchées près du fort étaient un véritable labyrinthe sculpté par les obus. Le lieutenant les avait envoyés par paires. Vincent Moulia ayant vu une sentinelle, ordonna à son camarade qui l'accompagnait : « Allonge-toi ! » Il ne savait pas si c'était un Allemand ou un Français. Une balle vint frapper le parapet. Ils eurent la certitude que c'était un Allemand. Au crépuscule, se découpant sur le ciel, Vincent Moulia et l'Allemand ont tiré tour à tour, pendant de longues minutes, essayant de se tuer l'un l'autre. L'explosion d'un obus vint mettre fin à ce duel. Son copain, Lafond, eut la cuisse arrachée. Vincent Moulia le porta sur son dos, rampant à reculons vers l'arrière. Il se jeta au sol, il sentit une odeur fétide. Sans le vouloir, il était allé se coucher sur un cadavre, dont la poitrine, éclatée, libérait une vague de pourriture.

Les Allemands attaquèrent en masse, Vincent Moulia et les autres lancèrent des grenades à 30 ou 40 mètres, pour contenir l'assaut. Plus de grenades. Vincent Moulia cria : « Maintenant, avec le fusil ! Deux qui chargent les fusils et nous autres, trois ou quatre, on tire à bout portant ! » Soudain, un obus allemand tomba à plat sur la tranchée allemande,

déchirant les ennemis. Vincent Moulia et ses camarades célébrèrent cette petite victoire. Mais un autre obus est arrivé et est tombé dans le no man's land. Un troisième arriva et s'abattit sur les Français. L'homme à gauche de Vincent Moulia fut décapité, l'homme de droite coupé en deux. Moulia reçut un éclat dans le poignet.

C'est cet homme qui, après trois ans de calvaire, le 7 juin 1917, est jugé en conseil de guerre et se retrouve condamné à mort, avec quatre camarades, accusés d'être les chefs de l'émeute de Villers-sur-Fère dans l'Aisne, au cours de laquelle les soldats du 18^e RI se sont saoulés, ont chanté *L'Internationale* et ont tiré en l'air. Même ivres, pas un instant il ne leur est venu à l'esprit de retourner les armes contre des officiers ou des gendarmes. Ils ont juste giflé un lieutenant.

Dans un village appelé Maizy, condamnés à mort, ils furent enfermés dans une cave à betteraves, gardés par un gendarme. Un des cinq condamnés a vu sa peine commuée en 20 ans de bagne, les quatre autres sont restés : le caporal Moulia et les soldats Lasplacettes, Didier et Canel. Au milieu de la voûte du plafond, la cave avait une trappe pour passer les betteraves. Vincent Moulia a trouvé un fil de fer, l'attacha à la trappe et attendit une opportunité. À travers la porte, il entendit le capitaine dire à l'officier qui, le lendemain, commanderait le peloton d'exécution : « Soyez averti : si vos hommes refusent de tirer, ce sera vous qui prendrez une mitrailleuse et abattrez les condamnés. »

Moulia se décida. Il se déshabilla et quitta son manteau. Il ôta ses chaussures pour ne pas éveiller les soupçons. Il demanda au gendarme d'aller aux toilettes. Le gendarme lui répondit de le faire sur place. Mais Vincent Moulia rétorqua : « Mais, nous sommes des animaux ou sommes-nous des hommes ? » Lorsque le gendarme sortit, Vincent Moulia s'enferma à l'intérieur. Il grimpa grâce au fil, sauta par la trappe, bouscula une sentinelle et la fit dégringoler en bas des escaliers. Il a couru cinquante mètres dans une prairie en pente et s'écrasa contre une clôture de grillage et a tombé au sol. Il se leva, courut à nouveau. Les sentinelles lui tirèrent dessus. Ce n'était pas la première fois, loin de là, qu'il fuyait les balles à l'air libre. Ce n'était pas non plus la première fois que des compatriotes tentaient

de le viser. Il courut sans s'arrêter jusqu'au bord d'un canal à proximité, se cacha dans les roseaux sur la rive et attendit.

Certains disent que cette version de l'évasion, que Vincent Moulia raconte dans les enregistrements audios de 1968, présente des lacunes, qu'elle n'est guère crédible. Plusieurs habitants de Nassiet avec qui j'ai parlé, se rappellent que, enfants, ils entendaient Vincent raconter souvent l'histoire de son évasion, mais toujours avec des variantes plus ou moins subtiles. Qu'importe de savoir comment il s'est enfui exactement ! Ce qui importe, c'est qu'il se soit enfui, qu'il ait échappé à la mort. Le matin très tôt, toujours enfoncé jusqu'au cou dans l'eau du canal, il entendit les trois décharges du peloton d'exécution tuer les trois détenus. Il manquait la quatrième décharge, celle qui était pour lui.

Dans un éclair d'intelligence instinctive, Vincent Moulia, au lieu de fuir en direction de l'arrière, où il aurait certainement été repris, avança à la rencontre des tranchées, protégé par la nuit. Il entra dans un cagibi, prit un sac à dos, « emprunta » des chaussures, mit une cape et prit un fusil de combat. À nouveau, il ressemblait à un soldat, comme tant d'autres. Il se mélangea aux masses des troupes, voyagea dans une camionnette vers l'arrière. Il marchait à pied la nuit et dormait le jour. Il se guidait à la mousse sur le tronc des arbres, qui pousse toujours du côté nord, où le soleil ne brille pas. C'était sa boussole. A Paris, il se débarrassa de son fusil dans les toilettes de la Gare de l'Est, prétendant être un soldat en permission. Il fut plusieurs fois sur le point d'être pris. Il monta dans un train, traversa toute la France et rentra chez lui, à la maison, à Nassiet.

Berthe, à l'époque jeune fiancée de Vincent, témoigne dans les images d'archives : « J'étais allée travailler dans une autre maison. À la tombée du jour, à mon retour, j'ai rencontré sa mère qui m'attendait au détour du chemin. Elle m'a dit : "Je veux que tu viennes chez moi, pour me lire une lettre que j'ai reçue." Et je me suis dit : "Ah !" Et elle : "Apporte le lait que vous avez à la maison." Oui, car mes employeurs m'avaient donné un peu de lait. Nous y voilà. Nous sommes arrivés chez elle, elle a commencé à chercher, chercher, et a dit : "Maintenant, non, je ne peux trouver la lettre ! Où vais-je l'avoir mise ?" Et moi : "Comme c'est étrange d'avoir perdu la

lettre !" Et elle me dit : "Va dans ma chambre, voir si je ne l'ai pas laissée là." Et c'est de sorte que, lorsque je suis entrée dans la pièce, j'ai posé les yeux sur le lit et il était là ... Monsieur était retourné à la maison chez sa maman ! Voilà comment j'ai découvert le retour de Vincent à Nassiet. »

Pendant environ un an, Vincent Moulia a vécu caché dans le village. Quand il entendait sur la route les chevaux des gendarmes, il sortait à l'arrière avant qu'ils ne frappent à la porte de la maison maternelle et il courrait se cacher dans le four à pain, dans la cour de la maison. Le four avait un trou à l'arrière, une sortie d'urgence. La maison existe toujours, même si elle n'appartient pas aux descendants de Vincent Moulia. A la place du four à pain, il y a maintenant une piscine gonflable. Derrière la maison, une falaise abrupte descend au fond du vallon. Il était facile pour Vincent Moulia d'y disparaître discrètement. Il savait comme dans la paume de sa main se repérer dans ces forêts étroites. Il travaillait la nuit pour subvenir à ses besoins, les gens le payaient en nature. Il prélevait parfois dans les fumoirs, ici et là, quand la famine pressait. Mais ensuite il indemnisait les lésés avec du travail bénévole. Parfois, il s'habillait en femme. Il était petit, il passait inaperçu.

Yvon me dit : « L'histoire de Vincent Moulia, c'est la mémoire des vaincus. Mais c'est aussi l'intelligence des pauvres. J'en ai marre des histoires sur l'intelligence des riches. Les pauvres étaient réduits à survivre. Je suis du côté de ceux qui ont résisté. »

En mai 1918, sachant qu'un voisin l'avait dénoncé, Vincent Moulia s'enfuit à pied pour L'Espagne, traversa les Pyrénées, jusqu'à Pampelune, puis s'installa à Saint-Sébastien. Marie-Thérèse, la plus jeune de ses filles, que tout le monde appelle Fifi, m'a raconté qu'avant de s'enfuir, son père s'était rendu à l'aube à la maison de son dénonciateur, armé d'un fusil de chasse. Il s'était caché, l'avait attendu, l'avait vu sortir de sa maison, l'avait visé. Puis, philosophiquement, il avait pensé : « Ce gars a une femme et des enfants. Je ne peux pas le tuer. » Sous le couvert de l'obscurité, il était reparti. Il ne voulait tuer personne d'autre.

Le curé de Nassiet, l'abbé Verdier, un homme extraordinaire, prit le jeune couple sous sa protection. Il a fait des démarches pour que Berthe

continue de correspondre avec Vincent après sa fuite en Espagne, il convainc son père de donner son accord pour leur mariage et, peu de temps après, il accompagna Berthe à Saint-Sébastien où il célébra lui-même le mariage. C'était lui, par ailleurs, qui avait fourni les alliances aux jeunes mariés. Malgré ce soutien, les premiers jours en Espagne ne furent pas être faciles pour le couple. Vincent et Berthe ne savaient pas parler l'espagnol ou le basque, ils ont dû l'apprendre. Progressivement, avec effort, ils se sont intégrés, ont prospéré. Vincent a obtenu un emploi en tant que menuisier, elle en tant que couturière. Ils ont eu des joies et des chagrins. Six enfants sont nés en Espagne, seuls deux ont survécu. Et l'histoire aurait pu finir comme ça. Oublié de tout le monde, Vincent avait l'intention de finir ses jours en Espagne. Mais le XXe siècle, le siècle des loups, en a voulu autrement.

En 1936, lorsque la guerre civile éclata en Espagne, ils durent fuir à la hâte, laissant tout derrière eux : la maison, les amis, le travail, les meubles, tout ce qu'ils avaient gagné pendant plus de 20 ans. Heureusement, en 1933, a été adoptée en France une amnistie pour les déserteurs de la Grande Guerre, et Vincent, Berthe et leurs enfants ont pu retourner à Nassiet. A 48 ans, Vincent Moulia a dû tout recommencer. Un villageois leur donna un lit, un autre leur procura une table, et petit à petit, ils ont tout reconstruit. Mais ils n'ont pas été à proprement parler reçus à bras ouverts. Le surnom de « fils de père inconnu » a cédé la place à un autre, plus dégradant, peut-être : avec ou sans amnistie, il est devenu « le déserteur ». Fifi, leur dernière fille, née en France en 1941, m'a avoué : « Ici dans mon cœur, ça m'a fait toujours mal d'entendre appeler mon père "le déserteur". J'ai toujours craint la moquerie, j'ai toujours eu peur que les autres profitent de ma faiblesse. Quand il y avait des récitals de théâtre à l'école, les gens chuchotaient quand ils me voyaient entrer : "C'est la fille du déserteur." Et c'est pourquoi il ne m'est jamais venu à l'esprit de sortir avec un garçon d'ici dans le village. Je n'aurais pas pu. Mes parents étaient pauvres, vêtus de vêtements usagés que les gens leur donnaient. Mais », conclut Fifi, « malgré les privations, mes parents ne m'ont jamais transmis de la tristesse, de l'amertume. Jamais. »

Beaucoup de villageois me racontent des histoires piquantes de Vincent Moulia, de sa débrouillardise, de ses démêlages, de ses jeux qui faisaient rire tout le monde. Ma préférée a été racontée par un homme charmant nommé André Courtiade, qui posait les pierres tombales dans le cimetière du village. À l'époque, Vincent y travaillait aussi comme fossoyeur. Une fois, au moment de la mise en bière lors de la cérémonie des funérailles, Vincent Moulia a remarqué que l'homme mort dans le cercueil avait sur lui un très beau pantalon en velours, flambant neuf. Il dit à André : « Ah ! C'est bien, un pantalon comme cela, ça ne se perd pas. Alors ne le gaspillons pas ! » Et en moins de deux, il a enlevé le pantalon du mort. J'ai demandé à André si Vincent Moulia avait pris soin d'habiller le cadavre avec un autre pantalon. Et il m'a dit : « Non, n'y pense même pas, c'était pareil de toute façon. Il a fermé le couvercle. Le cercueil a été enterré et il n'y a plus eu de discussion à ce propos. »

L'existence de Vincent Moulia, malgré les circonstances, a eu un épilogue relativement heureux : à la fin des années 1960, des historiens et des journalistes se sont intéressés à sa saga. Ses aventures et malheurs sont arrivés au grand public français, racontés en livres, dans des articles de journaux, à la télévision. En 1979, lors d'une cérémonie informelle, on a remis à Vincent une décoration que sa condamnation à la peine de mort lui avait retirée. Étant mort en 1984, Vincent Moulia ne put cependant pas assister au plus bel et au plus important hommage parmi tous. Grâce, dans une grande mesure, aux efforts d'Ange-Marie et Yvon, a eu lieu le 9 novembre 2019, en présence du pouvoir élu au niveau local et régional, une cérémonie au cours de laquelle l'école élémentaire de Nassiet a été baptisée « École Vincent Moulia ».

Orwell a écrit dans *Mille Neuf Cent Quatre-vingt-quatre* que l'image de l'avenir est une botte écrasant un visage humain. C'est peut-être la bonne image pour illustrer l'Europe du XXe siècle. Si c'est le cas, alors, les vrais héros sont ceux qui ont résisté à cette tyrannie sans que leur cœur ne se remplisse de fiel, sans que la rancune ne s'enracine dans leur être. Vincent Moulia, qui, ironiquement, est mort précisément en 1984, a été l'un de ces héros. Comme Ulysse, Vincent Moulia a visité le royaume des morts et il est

revenu de là-bas encore vivant, pour raconter à tout le monde, à sa manière ludique, les rouages de ce lieu effrayant. Il a échappé aux loups encore et encore, comme dans une fable, riant et se moquant d'eux. C'était un homme humble, un déshérité que le XXe siècle voulait écraser et qui a fait des pieds et des mains et des farces pour survivre. Et, contrairement à Szpilman dans la scène du *Pianiste*, Vincent Moulia n'a pas vu partir, par l'entrebâillement d'une porte entrouverte, la femme aimée. Berthe, si belle, a été à son côté dès le début, a été à son côté jusqu'à la fin. Voilà le plus grand triomphe de cette histoire : l'amour a vaincu la botte qui essayait d'écraser le visage d'un homme. Vincent Moulia n'a pas été réduit à entrevoir la vie qui aurait pu être la sienne : il l'a vécu jusqu'au bout, envers et contre tout, avec Berthe à son côté.

Les loups, pour une fois, n'ont pu prendre le dessus.